

# Un étrange revirement

Mis en ligne le 22/09/2016

Vingt ans après *Race et Histoire*, en 1971, Claude Lévi-Strauss revient à l'Unesco. Comme alors, son sujet est le racisme. En ce lieu dont la vocation est de rapprocher les peuples, on attend de lui un remake de *Race et Histoire*. Lévi-Strauss, avec *Race et Culture* (publié dans *Le Regard éloigné*, Plon, rééd. 2014), semble d'abord réaliser ce programme. Avec des outils nouveaux, notamment la génétique des populations, il réitère ses arguments : l'existence de races est indémontrable ; la diversité des cultures humaines est un fait, mais on ne peut en dresser aucun tableau hiérarchique... Cependant, un sentiment de malaise apparaît. Dans *Race et Histoire*, l'anthropologue faisait l'apologie de la collaboration entre les cultures. Il dissipait l'illusion suivant laquelle un groupe humain peut se développer isolément des autres : « Les sociétés humaines ne sont jamais seules », affirmait-il, récusant toute idée de culture pure à protéger contre d'éventuelles contaminations extérieures. La coalition des cultures (« migrations, emprunts, échanges commerciaux, guerres », précisait-il) est le plus puissant facteur de développement qui soit. Au contraire, « l'exclusive fatalité, l'unique tare qui puissent affliger un groupe humain et l'empêcher de

réaliser pleinement sa nature, c'est d'être seul ». Les antiracistes n'ont pas manqué de s'appuyer sur ces passages pour vanter les bienfaits du métissage.

Or c'est sur ce point que Lévi-Strauss, en 1971, fait marche arrière. Il déplore que « les bouleversements déclenchés par la civilisation industrielle en expansion, la rapidité accrue des moyens de transport et de communication » entraînent « l'humanité vers une civilisation mondiale, destructrice des vieux particularismes auxquels revient l'honneur d'avoir créé les valeurs esthétiques et spirituelles qui donnent son prix à la vie ». Pour Lévi-Strauss, la mondialisation risque de tuer la créativité et la beauté au nom d'une idéologie du métissage. Or « toute création véritable implique une certaine surdité à l'appel d'autres valeurs ». On ne peut donc « se fondre dans la jouissance de l'autre » si l'on veut demeurer dynamique. Comment expliquer ce revirement ? Par un souci d'équilibre. Défenseur de la diversité, ennemi de tout colonialisme culturel, l'anthropologue exalte en 1952 la communication féconde entre les peuples. En 1971, il craint que cette fusion, devenue réelle, n'aboutisse à l'avènement d'une civilisation mondiale homogénéisant toutes les différences. Au nom de l'autre, il défend d'abord la collaboration, puis une forme de protectionnisme.

Par MICHEL ELTCHANINOFF

Rédacteur en chef de Philosophie Magazine, agrégé et docteur en philosophie, il est spécialisé en phénoménologie et en philosophie russe. Il a notamment publié Dostoïevski. Le roman du corps (Jérôme Millon, 2013), Dans la Tête de Vladimir Poutine (Solin/Actes Sud, 2015) ou encore Les nouveaux Dissidents (Stock, 2016).